

LE MYTHE DE SISYPHE
OU
L'ABSURDE ET LE BONHEUR CHEZ ALBERT CAMUS

Par

NAHWAT ABDALLA

Vous avez été pour nous l'admirable conjonction d'une personne, d'une action et d'une oeuvre ... Vous résumiez en vous les conflits de l'époque et vous les dépassiez par votre ardeur à vivre. "Ces lignes que Jean-Paul Sartre voulait faire sonner comme un glas, paraissent aujourd'hui encore résumer le "phénomène Camus".

En effet, l'oeuvre de Camus ne saurait être coupée d'une expérience aussi riche que variée. C'est une manière d'être qui ramasse toutes les autres. Peu de livres, sans doute, ont été plus attendus, plus épîés que les siens. "C'était à qui le guettera au tournant : probablement par impatience de le baptiser ou de le brûler". Pourtant, il n'y a guère d'oeuvre aussi constante que celle-là, aussi profondément une. *L'Étranger* ne s'oppose pas à *la peste*, ni *Le Mythe de Sisyphe* à *L'Homme Révolté*. De l'un à l'autre, on ne saute pas du libertinage à la vertu ou de l'égoïsme à la charité. Il n'y a là qu'une différence de dosage ou d'éclairage, et souvent, un balancement intérieur à l'homme même. Chaque livre n'est qu'un temps de cette description patiente du monde dont Camus a fait le principe de son oeuvre et qu'il a poursuivi avec méthode et sincérité; description qui révèle le caractère tragique de la vie, celui des différents visages du monde qui reflètent à chaque fois un nouveau visage de l'homme; description qui aboutit enfin à la découverte d'une joie de vivre, d'un bonheur relatif, mais clairvoyant et lucide.

L'oeuvre de Camus peut être considérée comme une longue confidence intime de l'auteur: le mal de l'absurde, le jeune Algérois ne le décrit aussi bien que parce qu'il l'a profondément éprouvé. De même, l'optimisme dont cette oeuvre est teintée est celle du Méditerranéen qui a compris de bonne heure que certaines richesses, comme la mer et le soleil, sont données à tout le monde et qu'il suffit au pauvre

de les découvrir et d'adhérer à ce que lui prodigue la généreuse nature. Par conséquent, malheurs et bonheurs ont été vécus presque parallèlement, et, du gouffre de l'absurde, l'on émerge à la surface ensoleillée de la terre.

Africain, orphelin d'un ouvrier agricole du Constantinois tué à la guerre, Albert Camus a expérimenté, dès les premiers contacts avec la vie, l'humiliation de l'enfant pauvre, mais aussi l'exaltation du garçon robuste qui aime le sable chaud et les vagues ondoyantes, avec tout ce que cette allégresse physique provoque d'ouverture à la sympathie et au sourire. D'ailleurs, les premiers écrits de Camus, et singulièrement *Noces*, fleuris de la lumière d'Algérie, respirent un véhément lyrisme de la chair, un panthéisme sensuel où il y a sans doute le refus de la vie sociale écrasante et injuste, mais aussi l'amour extasié de la mer et du soleil, de la lumière, des formes, des couleurs, de l'existence en un mot.

Non que l'épreuve du malheur ait été épargnée à Camus. Adolescent, il a connu les souffrances de la maladie, les responsabilités, les désunions, les épreuves d'un jeune foyer malheureux. Il a connu aussi les deuils qui laissent à jamais leur empreinte profonde dans les âmes. "Je n'ai pas appris la liberté dans Marx, avoue-t-il, je l'ai apprise dans la misère". L'expérience immédiate de l'humiliation et de la douleur a conduit cet homme sensible à une angoisse cérébrale dont il n'a pu guérir. Cette angoisse est devenue plus tard celle d'un philosophe qui raisonne, qui reconnaît l'absurde et qui se révolte. Toute cette attitude est constamment marquée par un accent passionnel dû au malheur qui a accompagné ses toutes premières années : quand la première guerre mondiale a éclaté, Camus était à peine âgé d'un an : "J'ai grandi, dit-il, avec tous les hommes de mon âge, aux tambours de la première guerre, et notre histoire n'a cessé d'être meurtre, injustice ou violence".

C'est ce qui explique l'influence de *La Douleur* d'André de Richaud, paru en 1931, sur Albert Camus. (La lecture de cet ouvrage déterminera pour une part sa vocation littéraire). Un autre livre, *Les Hés* de Jean Grenier, fut également à la base de cette vocation, non seulement par sa valeur intrinsèque et par le fait qu'il aborde le problème de l'existence, mais surtout parce que l'auteur a été l'un des maîtres à penser de Camus. Camus n'a d'ailleurs jamais cessé de reconnaître sa dette vis-à-vis de lui.

L'auteur du *Mythe de Sisyphe* s'affirme enfin au moment où, en 1938, paraît *La Nausée* de Sartre. Il va désormais s'opposer à l'esthétique de ce dernier, lui reprochant sans cesse, lui, l'homme de la lumière et du soleil, d'insister sur l'obscur et sur le nuageux, de dévoiler, avec un certain cynisme, la laideur humaine et d'en faire le fondement du tragique de l'existence. Ainsi, les œuvres de Sartre ont souvent été pour Camus l'occasion de se définir : "Constater l'absurdité de la vie, dit-il, ne peut être une fin, mais seulement un commencement".

Pourtant, à les prendre dans leurs principes et surtout à leur point d'origine, les pensées de Sartre et de Camus sont "consanguines". *Le Mythe de Sisyphe* répond à *L'Être et le Néant* dans l'expression de l'angoisse existentielle et essaie, pour la surmonter, un effort de même intention et de même direction que les *Chemins de la Liberté*. De son côté, *L'Étranger* répond à *la Nausée* dans cette attitude de désespoir sensible ou inconsciente devant le non-sens de l'existence. Toutes ces œuvres ont caractérisé ce qu'on a voulu appeler, en abusant quelque peu du mot, l'EXISTENTIALISME, entendu comme prise de conscience de l'absurde dans l'univers et du tragique dans l'existence, "étant supposée la mort de Dieu".

En somme, autour de l'année 1945, Camus, comme Sartre, a été l'un des pères de la révolte, et toute la lumière intellectuelle de cette époque prit la couleur de ses feux : c'est ainsi qu'après la consécration d'une théorie d'après laquelle le monde est synonyme de néant et l'homme de nada, un nouveau vocabulaire s'impose et se pronage. C'est le vocabulaire de la nausée et du délaissement, celui de l'absurde et de la solitude, né de cette reconnaissance angoissée d'un non-sens fondamental de l'existence.

Si nous ajoutons à cela, les horreurs de la deuxième guerre mondiale vécue par un Camus âgé d'une trentaine d'années, nous pouvons facilement comprendre alors le ton pessimiste dont sont imprégnés les écrits de cette époque. Telles sont les circonstances de la vie de Camus, tels sont les événements politiques, littéraires et sociaux, tels sont enfin les ouvrages littéraires qui l'ont poussé à réfléchir sur l'existence, et, dans une tentative de se définir lui-même, à définir l'absurdité de l'existence dans l'essai philosophique qui fait l'objet de cette étude : *Le Mythe de Sisyphe*.

Hâtons-nous tout d'abord de dire que le but de Camus dans le *Mythe de Sisyphe* est d'exposer nettement ses théories sur l'absurdité du monde. Mais le but n'est pas tout, et il s'agit maintenant d'étudier ces théories camusiennes afin de pénétrer dans cet univers fermé, fait d'absurde et de non-sens.

Si nous revenons à ses premiers écrits et notamment à *L'Envers et l'Endroit*, nous constatons que Camus s'y est déjà lancé dans une difficile, pour ne pas dire impossible, chasse à l'homme: "il referme la main sur les êtres, mais, par la magie de son obsession et de son incurable ironie, il la rouvre sur l'existence". Ainsi, l'auteur de *L'Envers et l'Endroit* part du problème de l'existence mais en le maintenant le plus rigoureusement possible, dans le cadre de son expression personnelle, quand il écrit *Le Mythe de Sisyphe*, il est déjà en possession de certaines conclusions et il peut ainsi exposer nettement ses idées en ce qui concerne le monde et surtout l'existence, tout en s'éloignant sciemment de ce ton décisif, de cette touche morbide si caractéristique d'un Sartre par exemple et de maints autres auteurs contemporains.

Déjà, dans *L'Étranger*, Camus avait esquissé son idée sur l'existence, en soulignant la futilité des êtres et des choses, en mettant à nu l'âme de son personnage: Meursault qui représente l'angoisse existentielle faite homme, souffre moralement tout en se réfugiant dans un bonheur fait de détachement et d'indifférence à tout ce qui l'entoure. Il a déjà compris qu'"il n'y a pas d'issue", qu'on "n'a pas le choix", que l'on est condamné à vivre en portant le lourd fardeau d'un péché qu'on n'a pas commis et qu'on ne comprend pas, d'une culpabilité que l'on a inculquée à l'homme sans qu'il sache la définir ou la corriger. Voilà donc l'être humain réduit à lui-même, déterminé par une volonté qui n'est pas la sienne à vivre une vie absurde, parce que dénuée de sens et de libre arbitre: l'infirmière ne lui a-t-elle pas dit, lors de l'enterrement de sa mère, ces mots si lourds de sens et si difficiles à accepter: "Si on va doucement, on risque d'attraper une insolation. Mais si on va vite, on est en transpiration et dans l'église, on attrappe un chaud et froid". De toute façon, on n'en sort pas.

Ces mots qui révèlent une image grossière de l'existence, frappent Meursault comme une gifle. Comment, dès lors, pourrait-on attacher une importance quelconque à tout ce qui fait cette existence? Comment s'émouvoir, agir, réagir dans le sens de ceux qui n'ont pas encore compris!

Meursault porte en lui, sous cette carapace immuable, une foule de sensations et d'idées qui grouillent et s'entremêlent, sans s'extérioriser, ou, du moins, en s'extériorisant de la manière que nous savons, à travers des mots qui retentissent continuellement en nous, à la lecture du livre, comme un lugubre refrain : "A quoi bon ? Cela n'a aucune importance". L'homme ne rejoint jamais l'homme, son semblable, et c'est pourquoi, le héros de *L'Étranger* opte pour le silence et le repliement sur soi. Pourquoi tendre la main si elle ne doit rencontrer nécessairement que le vide ? Pourquoi faire des efforts inutiles ? Meursault, le sage Meursault, vit au-dedans de lui-même, ne montrant à son entourage qu'une façade extérieure dénuée de tout intérêt, faite de gestes quotidiens bien précis, bien réguliers et en quelque sorte routiniers. Le tête à tête, il le garde pour lui-même avec lui-même, demeurant étranger à ce monde si "tendrement indifférent".

L'absurde est donc pour l'homme la preuve qu'il est du monde et qu'il n'en est pas, tout à la fois. Amour ou haine, haine surtout, restent sans écho. L'absurde est né du désir de trouver un sens au monde et de lui donner forme. Il réside dans l'absolu d'une exigence qui se brise sur la réalité chaotique de l'univers. Dès lors, la solution pourrait consister à ne point trop aimer pour ne point trop haïr, ou, à la limite de se défendre contre l'amour pour se préserver de la haine.

De là, la situation tragique, sans issue réelle, de l'homme dans le monde. Déchiré entre une lucidité qui lui présente des réalités inacceptables et l'indéfini de ses désirs, l'homme balance entre le refus et un inéluctable sentiment d'aspiration, car l'essence de l'homme est la passion, son être est attiré par l'arbre des tentations où succombait Tantale, par le rocher auquel adhère Prométhée, par l'inlassable couple de Sisyphe et de sa lourde et énorme pierre. Passion interminable et sans issue où la colère répond sans cesse à la résignation, comme le refus s'oppose au consentement.

C'est ainsi que se manifeste l'absurde chez Albert Camus. C'est ainsi que le philosophe entreprend la description à l'état pur d'un mal de l'esprit. Toutefois, plus prudent que Chateaubriand, contraint un jour à remier les délectations moroses de *René*, l'auteur de *Le Mythe de Sisyphe* ne cesse de préciser que sa description est d'ordre clinique, c'est-à-dire qu'elle suppose la mise au jour d'un mal qu'il importe de guérir : bien plus, sa description du mal suppose la VOLONTE de guérir. Ceci est d'autant plus nécessaire que les premières observations, les

constatations qu'il fait en toute objectivité, semblent confirmer le caractère définitif et, pour tout dire, incurable de ce mal.

Mais il convient de s'entendre : "Si l'on ne peut guérir d'être homme, si les données de l'absurde sont incontestables, du moins doit-on échapper aux multiples tentations de la peur et du désespoir". Par quel moyen ? C'est dans ce sens que Camus entreprend ses recherches et ses expériences dans les écrits de sa maturité. Pour le moment, il importe de toucher d'abord du doigt notre condition d'homme, de mesurer la profondeur du gouffre qui pourrait — si l'on n'y prenait garde — nous engloutir totalement, de donner, en un mot, le plus vif éclairage à notre première et si décevante découverte.

De point en point, de conquête en défaite, nous nous heurtons inévitablement à l'absurde, jusque dans cette raison qui est le propre de l'homme et qui fait tout son orgueil : "Ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme". Telle est l'exacte définition à laquelle Camus parvient, non sans peine. Face au ciel étoilé, Pascal s'était déjà porté aux infinis d'un univers sans mesure, où rebondit follement une "raison aveugle", il assignait à celle-ci son ordre dans lequel elle est efficace; c'est justement celui de l'expérience humaine, qu'elle soit scientifique, quotidienne ou pratique.

Camus, lui, entreprend une critique de la philosophie au nom même de l'existence. C'est ce qui apparaît le plus nettement dans *Le Mythe de Sisyphe*, ce livre d'allure philosophique, rigoureux et apparemment détaché. Il part d'un sentiment, d'une réaction élémentaire, la plus simple et la plus courageusement exprimée : la nausée du voyageur perdu dans une ville totalement étrangère, la fatigue, le dégoût de l'existence tels que les ressentent la ménagère lasse de frotter jour après jour, les mêmes meubles, l'ouvrier fatigué de répéter indéfiniment le même geste devant le même établi, la mère désarmée et impuissante à sauver son enfant. "Que faisons-nous donc en ce monde ? ne peut-il s'empêcher de crier. Que sommes-nous en essence ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Et dans ces questions qui se pressent dans tout esprit éclairé, il ne se pose pas un problème de destinée et de réalité comme on pourrait le supposer, mais un problème d'existence et de signification. Au fond, on se demande pourquoi on vit ... c'est à dire pourquoi l'on ne se suicide pas, malgré tout ou à cause de tout ?" "Il n'y a qu'un problème sérieux, s'écrie Camus au seuil de son ouvrage

philosophique, c'est le suicide" Car si l'absurde n'est guère autre chose qu'une relation négative — comme celle de deux aimants qui se repoussent — entre l'exigence humaine et la réalité des choses, il vient à l'esprit que cette relation peut être aisément modifiée par la transformation de l'un des termes. Supprimons l'existence humaine, c'est-à-dire l'homme, par le suicide. L'absurde devrait raisonnablement et logiquement disparaître; mais nous constatons aisément que même à travers cette solution limite, c'est le suicidé qui disparaît et non l'absurde. Par conséquent, une telle solution, non seulement serait inutile et vaine, mais elle méconnaîtrait profondément le tragique de l'humanité qui constitue le fond du problème.

Rappelons à ce sujet cette phrase si caractéristique et que Camus fait sienne: "Le monde est un rêve plein de bruit et de fureurs racontés par un idiot." (cf. *Macbeth*). Tout devient donc insensé, absurde et insignifiant. C'est pourquoi, Camus appelle sa philosophie, la philosophie de l'absurde; ce qui l'amène nécessairement à commencer par nier la nature humaine, en partant du fait que la vie n'a pas de valeur mais que nous lui en imposons une. Le monde est zéro et l'homme, quoi qu'il fasse, est voué à l'échec. Que lui reste-t-il donc à faire sinon se révolter? Cette nouvelle attitude qui pourrait, elle aussi, ..., sembler négative, constitue en réalité un pas en avant vers une solution ou un accommodement possible. Le suicide s'étant avéré vain, l'homme se révolte parce qu'il trouve encore moins d'issue. Il se sent encore plus la victime d'un sort qu'il n'a pas choisi. Il souffre davantage et non sans se débattre, protester, clamer son innocence. Déjà, le désir se charge de révolte. Et cette révolte maintient cette exigence d'unité, cette soif d'absolu qui fait les chercheurs, les artistes, les conquérants et les insatisfaits. "L'homme vivant n'est qu'un paradoxe et c'est à cause de ce paradoxe que Camus tient à ce que vive l'homme".

D'ailleurs, et pour en revenir au *Mythe de Sisyphe*, Camus précise, dès les premières lignes, son ambition et ses limites. "Il y a du provisoire dans mon commentaire". L'absurde est ici considéré comme un point de départ. C'est dire que le problème du suicide est posé pour être aussitôt exclu comme solution possible. C'est dire également que nous sommes invités à avancer avec l'auteur pas à pas, à la poursuite du but désiré, à tenter avec lui, une expérience enrichissante et qui s'annonce fructueuse à cause du ton volontaire de l'auteur, dès la première page de son essai.

Toutefois, la ferme volonté de chercher une solution ou, tout au moins, de se pencher d'abord de très près sur le seul problème qu'il considère réellement important, n'exclut pas, et nous dirions même sous-entend, une attitude modeste et les hésitations justifiées du savant qui, ayant décidé d'atteindre la lumière, s'avance lentement en tâtonnant dans les zones d'ombre ou d'obscurité totale.

L'ouvrage qui nous préoccupe combine la passion douloureuse, la froide analyse et l'esprit de lutte, en un mot, il représente une sorte de critique éclairée de l'existence, préalable à toute définition vivante et féconde de cette existence (définition dont l'auteur, plus tard, au seuil de *L'Homme Révolté*, saisira l'exacte signification). Camus commencera donc par débarrasser l'existence d'un certain nombre de mythes qui l'encombre et la falsifient, il fait débiter l'homme à la prise de conscience lucide et brutale de l'horreur de sa condition et prétend le réveiller par le désespoir d'abord, puis par la révolte, en le convaincant de sa liberté. Ainsi, après s'être attardé sur l'absurdité implacable du monde, il refuse de s'arrêter à un stade négatif, car la conclusion logique de cette première étape aurait été nécessairement et inévitablement, le recours au suicide et à l'anarchie. Dépasant donc ce stade, il s'efforce de trouver la voie ascendante d'une morale et d'une politique auxquelles l'homme pourrait parvenir avec ses pauvres et si faibles moyens.

Le raisonnement camusien s'enchaîne admirablement. La découverte du monde est suivie de celle de l'absurde. La reconnaissance de l'absurde pousse l'homme, dans une première réaction spontanée autant que désespérée, au désir de suicide. Or, à la réflexion, le suicide n'est pas une solution à l'absurde. Il faut donc vivre et se tracer sa propre ligne de conduite. Par conséquent, sans l'absurde, nul besoin de morale. Volontiers, le chrétien s' imagine que, n'étaient les commandements, c'en serait fait de la morale. Le "Tout est permis" d'Ivan Karamazov est le cri d'un chrétien émancipé. L'homme absurde, lui, constate plus modestement, que rien n'est interdit. L'absurde, en effet, y suffit. Le silence de Dieu est la plus infranchissable des barrières. Si rien n'est interdit, il est si peu de choses qui soient possibles, ou qui le soient, du moins, sans raïdissement et sans effort. La partie, une fois engagée, se joue jusqu'au bout. Les règles valent ce qu'elles valent, mais elles sont les règles. L'essentiel est que sur le visage épuisé de Sisyphe, reflorisse le sourire mélancolique des vaincus glorieux.

Albert Camus n'est pas croyant. Sans être athée, il n'a pas souvent arrêté sa pensée à des considérations religieuses. Ce qui le préoccupe, c'est l'absurde et le pourquoi de l'absurde, si l'on peut appeler cela une religion. Il commence donc par déclarer que l'homme est absurde, parce que l'existence est absurde et qu'elle n'a ni raison, ni finalité. Quand il parle de l'homme absurde, c'est pour désigner elliptiquement par là l'homme "conscient-que-tout-est-absurde". La plupart des êtres humains se trouvent engourdis par leurs croyances et leurs habitudes et ils refusent énergiquement, au nom d'un bonheur qu'ils confondent avec la routine quotidienne, de voir le tragique de leur condition qui les entraîne inéluctablement vers la mort.

Mais l'homme "absurde", qu'un choc quelconque a dégagé de ses routines, qui a osé se demander et demander "Pourquoi la vie ?" et qui a constaté avec déception que cette question restait sans réponse acceptable, éprouve, après un sentiment d'angoisse, (*La Nausée* de Sartre) ou, un moment de désespoir, l'ivresse de sa lucidité sans espoir et, par la même occasion, de sa liberté illimitée. Pour entretenir cette ivresse qui est celle de la connaissance, il lui faut se maintenir en état de révolte permanente — il s'agit là d'une forme de lucidité — contre l'irrationnel de la destinée humaine. C'est à l'homme absurde de créer, en toute indépendance, ses valeurs, mais sans espoir de rien fonder, puisqu'avec chacun, tout recommence.

C'est là qu'intervient la création, ou tout au moins, le désir de créer. Toutefois, il va de soi que la création n'est pas une issue à l'absurde. Elle relève relativement de la même indifférence que le reste des activités humaines. "Le créateur absurde ne tient pas à son oeuvre, il pourrait y renoncer". Du moins, devrait-il le pouvoir. Mais, comme tout ce qui est absurde, la création est ambiguë: elle aussi est acceptation et refus, mesure et démesure.

L'on songe à Vigny devant cette formule: "l'oeuvre d'art est un morceau taillé dans l'expérience, une facette de diamant où l'éclat intérieur se résume sans se limiter". La création s'élève de l'individuel au général, de la sensibilité à la conscience lucide. Elle s'accroche obstinément à la vie qu'elle recommence pour la parfaire.

Ainsi se définit un nouveau classicisme où l'ordre répond à la passion et où le cri se soumet à la cadence : école de patience et de clairvoyance dont Baudelaire pourrait être le père, couvrant d'étranges images sensuelles le drame silencieux d'une existence absurde.

Pascal concluait au caractère indémontrable et secret de son existence et il arrivait ainsi de l'absurde à la vérité. Camus, lui, infère la nécessité de vivre du caractère insoutenable de l'existence. Montaigne estimait que la vie sans la mort ne serait pas la vie, comme le mal sans le bien ne serait pas le mal. Camus, de même, pose implicitement que l'absurde parfait l'existence : "Elle sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens".

Toutefois, quelque profonde estime qu'ait eu Camus pour St. Augustin ou Pascal, le saut existentiel qu'ils inaugurent, lui paraît une jonglerie, une sorte de gageure : "l'absurde devient Dieu". La foi est désormais la forme la plus émouvante du divertissement. Plus l'absurde est total et plus le salut est proche; la nuit la plus noire présage les plus radieuses journées.

Dans cette élaboration d'un système positif se retrouve la déliance de l'absolu considéré par Camus comme un mauvais succédané de l'idée de Dieu, aussi nocif que cette idée, car généralement chargé des virtualités du fanatisme et de la terreur, également perturbateur de la conscience et destructeur du courage humain; et appel positif à la solidarité, à la fraternité des hommes travaillant d'un seul coeur à leur salut terrestre, sous un ciel qui n'a pas de signe à leur donner et à travers les inévitables accidents de l'Histoire.

De même Caligula, c'est d'abord d'après la formule employée dans le *Mythe*, "l'homme absurde": non pas l'homme privé de raison, mais au contraire assez raisonnable et lucide pour avoir reconnu l'absurdité du monde. Écoutons Chérée dire à l'Empereur :

"J'ai envie de vivre et d'être heureux. Je crois qu'on
"ne peut être ni l'un ni l'autre en poussant l'absurde dans
"toutes ses conséquences."

Il est toutefois à remarquer que chez Camus, le sentiment de l'absurde est autre chose qu'une névrose romantique ou un spleen baudelairien, autre chose aussi que la traduction littéraire d'un mal physique; C'est surtout une sorte de constatation et une analyse fine

de l'esprit qui n'est rien d'autre que cette conscience de la tragédie du bonheur, de sa nécessité et de son impossibilité tout ensemble. "La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable", disait Pascal, et il ajoutait "Toutes ces misères là prouvent sa grandeur". Camus dirait volontiers : sa **SPLendeur**. Aussi tient-il à préserver ses misères d'homme au même titre que sa révolte.

L'homme pascalien était à la fois objet du monde qui le comprenait physiquement et sujet du monde qu'il était seul à concevoir intellectuellement : l'homme selon Camus, subit l'absurde dans le même temps qu'il le constate et le combat.

Le Mythe nous offre donc un décor, celui d'un monde vidé de la divinité, de l'éternité et de l'espoir qu'elles engendrent : un personnage y évolue, étranger à lui-même, à ses semblables, à l'univers et tout proche d'eux à la fois, ne serait-ce que de nostalgie ; un personnage (un Meursault, un Caligula) qui se sent fait pour le bonheur, l'éternité, le dialogue et que la faiblesse de sa pensée, de ses forces physiques et morales condamne à l'angoisse, à la fragilité, à la solitude, à l'incertitude. Lié au monde vivant par un désir et un dégoût mêlés, il lui faut admettre que la contradiction est sa véritable nature et que nulle dialectique ne peut l'en délivrer. Du sentiment de l'absurde, nous voici parvenus à l'évidence sensible de l'absurde : toute vraie connaissance est impossible.

Mais résumons le raisonnement serré qu'entreprend l'homme absurde et examinons les données qui à la fois lui révèlent l'absurde et le résolvent, si l'on peut oser parler de solution et, disons le mot, de bonheur. Je crie que je ne crois à rien et que tout est absurde, commence à dire un Caligula, un Meursault ou un Sisyphe. Mais, poursuit-il, je ne puis douter de mon cri et il me faut au moins croire à ma protestation : la première et la seule évidence, qui me soit ainsi donnée, est la révolte, "révolte qui naît du spectacle de la déraison, devant une condition injuste et incompréhensible". De là, nous arrivons à cette constatation que l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est. La question est alors de savoir si ce refus ne peut l'amener qu'à la destruction des autres et de lui-même, en d'autres termes, si la révolte justifie le meurtre universel ou si, au contraire, elle peut découvrir le principe d'une culpabilité raisonnable.

A ce stade du raisonnement, il importe de poser la question la plus importante, la seule peut-être qui puisse être déduite :

L'homme emprisonné dans un monde réellement absurde, peut-il trouver le bonheur ? Ou, pour dire les choses plus modestement, peut-il parfois éloigner de lui le malheur de sa condition, s'y soustraire en quelque sorte ?

L'attitude de Sisyphe apporte tout de suite une réponse directe à notre question.

D'un monde privé de sens et auquel il refuse obstinément de lui en donner un, Sisyphe voit renaître des valeurs. Où paraissent régner l'indifférence et la fatalité, surgit la grandeur : grandeur du rôle à jouer dans l'indéfinie multiplication des expériences (par où s'explique que le comédien soit l'un des maîtres de l'absurde. lui qui se multiplie par le jeu des masques), expériences de tendresse et de haine, d'action, de mouvement et de création, telle l'abeille butinant de fleur en fleur, ou Don Juan chassant de femme en femme, la satisfaction d'un inextinguible désir. Affamé d'absolu, l'homme absurde finalement se repait d'humanité.

Mais une autre question se pose nécessairement. Comment expliquer la logique épicurienne de Sisyphe, autrement dit, comment l'acceptation de ce dernier a-t-elle pu être suivie d'une jouissance et, comme le dit Camus lui-même, de bonheur ?

Hâtons-nous de puiser une première réponse ou plutôt de faire une première constatation, tirée de notre vie quotidienne : le propre de l'homme est toujours d'oublier le bon côté de chaque chose. Or, un bonheur n'est qu'éphémère. Tout le monde est d'accord là-dessus : par conséquent, il s'oublie facilement, quel que grand qu'il soit.

Mais en est-il de même du malheur ? Sans un aucun doute, le malheur marque profondément l'homme qu'il atteint. Une blessure quelconque laisse toujours une cicatrice : un malheur, quel qu'il soit, laisse toujours une trace.

Or, absurde, le monde l'est, du moins pour une grande part. L'homme restera toujours sans réponse en ce qui concerne le problème de sa destinée et le mystère de son être.

Déjà Vigny avait senti cette attitude et illustrant sa pensée, il avait comparé l'homme à un prisonnier qui s'est trouvé jeté dans un

cachot, en train de tresser de la paille; il ne sait ni d'où il vient, ni où il va, qui l'a lancé dans'ce cachot; il ne sait qu'une seule chose; c'est qu'il ne le saura jamais.

Ce prisonnier qui tresse éternellement sa paille, n'est-il point l'homme coincé dans ce monde et prisonnier de son destin ? et n'est-il point aussi un Sisyphe roulant son éternel rocher ?

Et pourtant Vigny ne voudrait pas que l'homme se plaigne de sa condition : au contraire, il lui conseille une attitude fière. Tout nous rejette dans le désespoir ! soit ! mais dans un désespoir courageux. Cernés comme le loup, faisons tête comme lui :

"Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler."

Ni faiblesse ni indignation. Montrons même à Dieu, par notre silence, notre force et notre dignité. Rien de ce qui est éternel ne mérite notre amour: contentons-nous du minimum comme Sisyphe et aimons la situation où nous nous sommes trouvés en quelque sorte emprisonnés. Jouissons donc des instants de notre vie en suivant l'exemple de Camus, et créons le bonheur ou, pour ainsi dire, notre propre bonheur pour protester contre l'univers du malheur, puisqu'il n'y a pour nous nul refuge. Les hommes entre eux ne font preuve d'aucune solidarité: s'ils s'entendent c'est qu'ils sont à la recherche de leur propre intérêt, et le plus souvent, ils sont même la cause des malheurs d'autrui. Même la pensée humaine ne peut guider l'homme, il en demeure prisonnier et, désespérant de toute évasion, il n'a d'autre refuge que la résignation. Même la nature est indifférente; elle a déçu l'homme en lui disant :

"Je n'entends ni vos cris, ni vos soupçons à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine...
On me dit une mère, et je suis une tombe !"

Sommes-nous même libres ? Nos efforts peuvent-ils avoir un résultat ? Autrefois l'homme était prisonnier du destin: depuis le Christianisme tout dépend de la grâce; inutile enfin, dans un suprême espoir, de nous tourner vers Dieu. Le Père n'a même pas répondu au Fils sur le Mont des Oliviers :

"Il (Jésus) se courbe à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant "Mon Père" !
Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas."

Ainsi Nul ne répond à notre appel, ce qui fait que l'homme se trouve dans un isolement total, condamné à subir sa vie.

De son côté Pascal nous a invité d'abord à réfléchir sur l'énigme de notre nature. Car l'homme est un étrange composé de misère et de grandeur. Il est situé entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, comme écrasé entre eux :

"Qu'est-ce que l'homme dans la nature ?
Un néant à l'égard de l'infini,
Un tout à l'égard du néant,
Un milieu entre rien et tout."

Adossé à cette unique et désespérante vérité, il reste à l'homme à vivre en dépit de tout, à relancer sans cesse l'impossible dialogue, quitte à faire écho à sa propre voix, à répondre à ses propres actes puisqu'il ne leur est rien répondu, à se donner un style de vie où le refus équilibre l'acquiescement et l'héroïsme rejoint la simplicité clairvoyante. Il s'agit en bref, sans rien contester à la vie humaine de sa valeur, c'est-à-dire de sa fragilité, de ne plus craindre le mal et d'en moins souffrir. Le monde n'a toujours pas de sens, mais il redevient peu à peu vivable; et l'amour que l'homme porte à la terre, sans être une justification, devient au moins sa récompense.

D'ailleurs, Camus disait fort à propos :

"Comprenez qu'on peut désespérer de la vie en général
"mais non de ses formes particulières, de l'existence,
"puisqu'on n'a pas de pouvoir sur elle."

En effet, le dialogue que le ciel nous refuse, à quel prix les hommes le peuvent-ils renouer entre eux ?

De plus, il est incontestable que l'univers se présente à nous sous deux faces bien distinctes : l'envers et l'endroit du monde, quoique singulièrement opposés forment un tout par rapport à l'humanité, dans ce sens qu'ils forment la bâtisse même de l'expérience de l'homme.

Il faut bien que l'individu ait connu de mauvais jours, afin de goûter aux jouissances. S'il n'y avait que des malheurs, comme nous l'avons déjà mentionné, il n'y aurait jamais eu de bonheur, et de même, s'il n'y avait que bonheur, il n'y aurait pas eu de malheur. La présence de l'un est donc une condition absolument nécessaire à la genèse de l'autre, puisque l'un découle naturellement de l'autre.

Si Sisyphe recommence allègrement son travail de routine, c'est pour jouir et goûter au bonheur. Ce héros est, une fois de plus, comparable à L'Etranger : Si Meursault, longtemps l'insignifiance incarnée, s'affirme dans la révolte et jouit intensément de ses derniers moments de vie enfin authentique, c'est que sa condamnation à mort, absurde elle aussi, a réveillé en lui "la tendre indifférence du monde" à laquelle il consent. Le Meursault de la fin, c'est un héros absurde et heureux. De même Sisyphe conscient de l'inutilité de son effort éternel, mais qui recommence sans se plaindre, en est un autre. Soutenus par l'orgueil l'indifférence et le mépris, Meursault est plus fort que l'échafaud et Sisyphe est plus fort que son rocher. Vigny, par simple agnosticisme avait déjà conseillé cette sère attitude.

Et nous arrivons par là à retrouver une réponse à notre problème en déduisant que l'homme n'est pas enfermé dans un univers aussi absurde qu'il le pense.

Quelle devra donc être désormais son attitude vis-à-vis de ce monde, et comment construira-t-il son existence ?

En réalité, il n'est pas facile de faire sa vie; l'essentiel est de savoir comment la faire, pour se rendre heureux. Cela ne signifie pas que l'homme se livrera à une incessante chasse au bonheur, car, même dans ce cas, il lui serait difficile de comprendre ce qu'est l'essence même de ce bonheur. Confondant ses désirs, il sera comme le nourrisson pour qui il est difficile de distinguer entre le bien et le mal, et qui, peut-être, choisirait le mal croyant bien faire.

Telle n'est donc pas la tâche de l'homme. Ce qu'il lui serait conseillé de faire, serait d'abord et surtout la résignation. Oui, il devrait se résigner c'est-à-dire accepter sa vie telle qu'elle se présente à ses yeux.

Ensuite, le second pas à faire serait de s'y habituer. Même en cas de malheur il appartient à l'homme de passer outre, et de faire de l'habitude sa compagne préférée. Et ainsi, le fait même de s'habituer à une situation quelle qu'elle soit, nous entraîne vers la routine. On s'imaginerait peut-être s'ennuyer dans la monotonie de la routine ! Mais, loin de s'y laisser aller, il s'agit de créer du nouveau, tout en ne s'écartant pas de la réalité.

De cette façon l'homme se trouvera naturellement entraîné à lutter sans peiner, contre tout ennui, et, il est sans conteste qu'il en sortira victorieux.

Loin de s'exercer à lutter contre les pénalités de sa condition, loin encore de se hasarder à tenter vainement d'échapper à son existence, il appartient à l'homme de s'y acclimater, en s'accommodant de tout ce qui l'entoure. La théorie d'Epicure serait alors la meilleure applicable dans de pareilles conditions.

En effet, ce philosophe grec, enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme et que tous nos efforts doivent tendre à l'obtenir ; mais loin de le faire consister dans les jouissances grossières des sens, Epicure le plaçait dans la culture de l'esprit et la pratique de la vertu.

C'est, en un sens, le principe de Sisyphe : sa philosophie est en réalité plutôt épiciurienne que pessimiste. Seulement, Sisyphe se contente de ce qu'il a, sans essayer de cultiver son esprit ou de pratiquer la vertu. C'est donc une autre face de la philosophie d'Epicure, plus simple et moins raisonnée.

L'homme n'est donc pas un être perdu au milieu du chaos de l'univers, tant qu'il ne veut pas l'être, c'est-à-dire tant qu'il essaye de réagir afin d'en sortir. Il est vrai que "tout homme s'avance, fragile et démuné au cœur du froid hiver", puis succombe sous les coups de l'incompréhension. Mais qu'importe ? Il suffit d'agir : La scène du monde n'a pas changé aujourd'hui plus qu'hier, les appels angoissés de l'homme abandonné sur une terre inhumaine et familière à la fois, demeurent toujours sans réponse. Seulement ce qui a changé, ou qui devrait changer, c'est l'homme ; il ne se laissera pas faire par le destin mais il fera lui-même son destin. Il faut à l'homme défendre le droit à la vie contre des forces obscures. Il pourrait avec quelque raison s'en prendre à l'ordre social : si pauvre soit-il, le malade n'incriminera jamais les difficultés de logement, ni même la misère. Quelques jours plus tôt, les conditions étaient les mêmes,

et il n'était pas malade. Ajoutons que son honnêteté répugne aux dénonciations incertaines. Aussi sa critique demeure-t-elle le plus souvent sur un plan général.

Cela ne signifie pas que l'individu restera indifférent au monde, semblablement à Magis dans *L'Oeuf* de Félicien Marceau. Voici comment Magis concevait le monde :

"Le monde devant moi, comme un oeuf, lisse, clos, fermé.

"Avec quoi dedans ? des hommes frais et dispos. Sauf moi.

"Seul. Exclu. Différent."

Le monde est donc pour ce personnage une sorte d'univers fermé auquel il ne comprend rien, et lui, exclu de cet univers, il est là à essayer d'en tirer quelque chose :

"Ce que je voulais, nous dit-il, c'était pénétrer dans

"cet univers qui un jour s'était ouvert pour moi...

"pénétrer ... m'y installer "

Il tente donc d'étudier ce monde insignifiant et mystérieux, peut-être même essaye-t-il de le comprendre dans le but de s'y acclimater. C'est bien là la théorie d'Albert Camus sur le monde :

"Je continue à croire que le monde n'a pas de sens

"supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a

"du sens et c'est l'homme parce qu'il est le seul être

"à exiger d'en avoir."

Aussi trouve-t-il que le goût du bonheur et la lutte contre la misère sont complémentaires.

La révolution lui apparaîtrait donc comme le meilleur moyen de servir le bonheur, s'il n'était convaincu que le bonheur est toujours à refaire. Dès ce moment il se sépare de façon radicale des révolutionnaires modernes par la conviction que, si misérable soit-il, l'homme a quelque parcelle de joie à défendre.

"Il (Camus) a mis en lumière, disent les Nobel, le problème

"qui se pose de nos jours aux consciences !"

Et Mauriac à son tour affirmait :

“Toute une génération a pris conscience d'elle-même à travers lui !”

Et en effet, chaque individu prend conscience de son existence et commence à se débattre, car l'auteur du *Mythe de Sisyphe* s'était fixé une mission soiale : quand, parlant de sa mère, Camus disait ces mots :

“C'était une femme d'un grand courage, silencieuse comme tous
“les pauvres.”

sa voix devenait plus sourde. Il était au cœur de son problème :

Ce silence des pauvres, il savait que c'était à lui de le rompre, que son devoir d'écrivain était de faire entendre la voix de ceux qui n'en ont pas.

Aussi poussait-il l'homme à lutter contre son destin. Mais, vivre et lutter, ce n'est pas sans fatigue que l'homme parvient à ces résultats. Il faut faire aussi la part du découragement;

“Quelque chose en nous, écrit Camus, a été détruit par le
“spectacle des années que nous venons de passer. Et ce quelque
“chose est cette confiance en l'homme qui lui a toujours fait
“croire qu'on pouvait tirer d'un autre homme des réactions
“humaines en lui parlant le langage de l'humanité”.

Et en réalité, dans sa lutte, l'homme devrait tout d'abord réagir contre cette arme fâcheuse qu'est le découragement.

Si Sisyphe avait ployé sous le joug du découragement, il n'aurait jamais pu continuer toujours à faire la même chose: il n'aurait jamais repris son rocher au bout de la troisième ou de la quatrième fois, et il aurait succombé à ce sentiment d'ennui en se voyant marcher sans aucun but, et condamné à refaire toujours ce qui certainement sera détruit.

Si Sisyphe ne luttait pas contre son découragement, sa lassitude morale et physique, et son ennui, il n'aurait jamais retrouvé son bonheur!

Examinons les choses d'une autre manière :

Sisyphé ne sait pas dans quel but il doit transporter ce terrible rocher, sous ce ciel pesant de midi, au sommet de cette haute et dure montagne. Arrivé au bout, le rocher s'écroule. Sisyphé, quoiqu'un peu découragé, reprend quand même son métier. Mais le rocher s'écroule de nouveau ! Il recommencerait volontiers deux ou trois fois encore, mais toute patience a une limite. Cette fois c'en est fini, Sisyphé ne reprend plus sa pierre. Il s'installe à terre, découragé près de son roc écroulé et le voilà qui le regarde sans aucune envie de recommencer. Alors naît sa prise de conscience de son existence. D'abord il se lamente sur son sort. En sera-t-il ainsi éternellement ? Jamais ! Alors, continuera-t-il à rester près de sa pierre sans rien tenter ? encore pis ! Le voilà si désespéré qu'il appelle la mort pour mettre fin à tous ses maux. Sisyphé est alors l'homme le plus malheureux sur terre. Si seulement on pouvait espérer un miracle. Si "le hasard et la chance, une fois seulement avaient changé quelque chose ! une fois !".

Meursault hute sur cette "certitude insolente", mathématique et découvre l'absurde. *Mais du même coup, il découvre la joie :*

"Ce bond terrible que je sentais en moi à la pensée de vingt ans de travail à venir." Toute consolation est pour lui vide de sens. Son attitude trahit le ressentiment, la rancune. Contre qui ? Contre cette condition pénitentiaire où il faut payer sans comprendre.

Similaire est l'attitude de Sisyphé chez Albert Camus, car ce dernier nous fait aboutir, logiquement, à cette conclusion que Sisyphé est l'homme le plus heureux sur terre.

Heureusement que les choses ne sont pas allées comme nous l'avions imaginé. Il fallait que Sisyphé luttât contre tous les sentiments qu'il a heurtés afin de construire son bonheur.

L'homme est donc son propre maître, il est libre de faire lui-même son bonheur ou son malheur selon la route qu'il a tracée et qu'il se propose de suivre ; pourvu qu'il suive le bon chemin, pourvu que sa liberté soit la bonne.

D'autre part, la théorie de l'absurde, exprimée par Sisyphé, déjà depuis *l'Étranger*, Camus en avait exposé les données en partant de son propre problème qui est celui de tous : comment concilier sa foi en la

vie et l'absurde de cette même vie dont l'époque offre un terrifiant spectacle ?

Et immédiatement l'oeuvre trouve chez les jeunes une résonance stupéfiante.

“Rarement livre a mordu plus précisément, plus justement
“sur la conscience de ceux qui continuent, en France, à
“se poser des questions”

écrit Jacques Lemarchand, compagnon de Camus.

A ces garçons et à ces filles de vingt ans, irrités, abandonnés, trop libres, qui ont connu la faim, le froid, le marché noir, les horreurs de l'occupation, du travail forcé, et de la déportation, qu'apporte donc ce livre sec, cruel, d'une lucidité terrible, où l'homme, vidé de son âme, n'est plus que le témoin de son propre spectacle dans un monde dont l'absurdité le stupéfie ?

C'est qu'ils ont trouvé en Camus l'écho de leur propre voix, et, sans doute, ils ont salué en lui l'homme qui a redonné aux Français déchirés par l'occupation et ballotés entre le désespoir et la révolte, le goût de vivre et la foi en l'homme.

Cependant cette foi, c'est du plus noir de son désespoir que le philosophe de l'absurde l'a arrachée :

“Le monde où je vis me répugne, dit-il. Mais je me sens
“solidaire des hommes qui y souffrent.”

C'est cette solidarité, cet amour de la souffrance — attitude de tout chrétien — qui sauve l'athée, et qui sauve l'homme avec lui.

Reste encore un détail à souligner en ce qui concerne l'existence même d'Albert Camus :

En Janvier 1960, journaux et revues relatent, en détails les circonstances tragiques de la mort subite de Camus, emporté à la suite d'un accident d'auto dans l'espace de quelques secondes.

C'est avec peine que les lecteurs parviennent à réaliser cette nouvelle, et à se rendre compte de la réalité de ce qui a été dit en quelques lignes :

“Un banal accident de voiture sur la R.N.5, la route des
“vacances, vient de prendre à la France le maître à
“penser de sa jeunesse !”

Camus rentrait à Paris en auto. Soudain la voiture fit une embardée, fut projetée sur un platane, puis sur un autre et le jeune philosophe fut tué sur le coup.

Que de gloire et que de renommée éteintes en un clin d'oeil ! Seul Bossuet serait à même d'exprimer, dans une admirable oraison funèbre, ce sentiment d'horreur qui nous envahit à la suite de cette nouvelle.

Albert Camus, emporté subitement, fut le sujet de plus d'une oraison, mais il n'en est pas une seule qui ait exprimé cette fin tragique si insignifiante et si atroce; pas une seule qui ait exprimé l'absurdité de la fin de ce peintre de l'absurde et du bonheur.

A-t-il fallu que Camus parvienne à toute cette gloire et à toute cette renommée, à obtenir le prix Nobel tant disputé par tous, pour finir si “absurdement” ?

Lui, le chantre de l'existence absurde, n'est-il pas vrai qu'il subit une fin encore plus absurde que cette existence qu'il avait tant définie ?

Telle est probablement la fin de tout grand homme ! Aussi serait-il conseillé à tout être humain de ne pas prendre une attitude de révolte contre le monde, mais de se résigner ou plutôt d'accepter et se conformer à la vie afin de se rendre heureux. Il lui suffirait donc pour réaliser ses projets d'un peu de patience, de courage et de bonne volonté.

Bref, il ne pouvait être sans conséquence que Camus définît pour nous sa conception de l'homme et du monde. C'est ainsi qu'il se remet à peine d'une réputation de pessimisme radical et de désespoir.

Plutôt que de reporter sur l'essai (*Le Mythe de Sisyphe*) le frémissement des oeuvres littéraires, on a projeté sur celles-ci l'apparente impassibilité de l'essai.

Nul doute que Camus ne se soit parfois découvert prisonnier de ses analyses et que la logique du *Mythe* n'ait durci son univers. Peut-être même le caractère clinique de l'oeuvre, la volonté de guérir qu'elle

implique et que la guerre transportait sur le plan de l'histoire, ont-ils parfois favorisé l'abstraction.

En somme, on peut dire que dès l'origine la pensée de Camus semblait soumise à une tension entre deux forces :

— l'une qui appelait la révolte et l'héroïsme du réfractaire dans un monde et dans une histoire où la raison ni le cœur n'ont pas lieu d'être satisfaits (et c'est l'accent dominant de son oeuvre, jusqu'au *Mythe de Sisyphe* (y compris).

— l'autre qui appelait le consentement et la mesure du sage dans une nature où se propose le bonheur et dans une société capable de soutenir la justice (et c'est l'accent audible dans toute l'oeuvre mais qui devient plus fort à partir de *l'Homme révolté*).

Il va de soi que la seconde tendance, qui préparait en même temps le retour à l'humanisme et l'option pour le réformisme, était plus propre que la première à ouvrir le chemin honorable vers un prix Nobel; mais il semble que cette force de raison n'eût pas suffi à fonder la gloire de Camus si la force de rupture en persistant, n'avait maintenu l'état de guerre intérieure, de contradiction et de déchirement, condition ordinaire d'une grande oeuvre.

Aussi le *Mythe de Sisyphe* demeure-t-il un exemple de tous les temps, son héros étant, non pas l'homme privé de raison mais au contraire assez raisonnable et lucide pour avoir reconnu l'absurdité du monde. Nous pourrions par la suite ajouter que, Sisyphe, — si l'on ose cette formule un peu compliquée — c'est la preuve par l'absurde de l'absurdité de l'absurde.

En guise de conclusion, nous pourrions poser la question la plus simple — question qui aurait pu également être posée dès l'introduction — à propos de l'oeuvre qui a fait l'objet de cette étude

Qui est Sisyphe ?

C'est, pour revenir aux sources, un personnage de la Mythologie qui, peut-être à la suite d'une infraction ou d'une faute grave reçut un châtiment, le plus dur des châtements. Il fut condamné à ramasser un bloc rocailleux, fort lourd, et à le transporter au sommet d'une hauteur; arrivé à destination, le bloc roule et retourne à sa place primitive et Sisyphe, las, essouffé, redescend la montagne, reprend son rocher

et le ramène à nouveau au sommet, pour qu'il retombe encore, et ainsi de suite. Quel travail insignifiant ! Quelle inutilité et quelle envie de recommencer encore et toujours ! Certes, avec la *patience*, Sisyphe nous enseigne la **MODESTIE**. Et pourtant, malgré toute cette peine, Sisyphe se déclare *le plus heureux du monde* et c'est entre deux moments qu'il éprouve cette sensation, après l'écroulement du rocher, juste au moment de descendre pour le reprendre. Il *recommence* donc son éternelle tâche, et *se sent très heureux*, heureux au milieu de cette souffrance et de la monotonie de son existence; *heureux* malgré tous ces efforts vains et cette condamnation éternelle; *heureux* au milieu de toute cette insignifiance : *il se sent heureux car il a créé lui-même son bonheur*, pour protester contre l'univers du malheur. *Il crée ce bonheur* que Dieu lui ôte et il s'en réjouit. Il est donc possible de vivre sans appel. Il suffit d'un peu d'amour et de beaucoup de clairvoyance.